

THÉÂTRE
DANSE FORUM
MEYRIN

30 OCTOBRE
20H30



Une nuit balinaise
En hommage à Antonin Artaud

Troupe de Sebatu



THÉÂTRE

7 & 8 novembre, 20h30
L'Atelier volant
Valère Novarina



DANSE

27-29 novembre, 20h30
Le Poids des éponges
Guilherme Botelho –
Cie Alias



MUSIQUE

13 novembre, 20h30
Emel Mathlouthi



CIRQUE

19 & 20 décembre, 19h
Wu-wei.
Vivaldi – Les Quatre Saisons
Cie Yoann Bourgeois

Mardi 30 octobre à 20h30



Une nuit balinaise

En hommage à Antonin Artaud

Troupe de Sebatu

Le spectacle

Parmi les grandes traditions chorégraphiques, musicales et théâtrales du monde non occidental, Bali occupe une place éminente et singulière. Se laisser porter par ces formes ancestrales mais toujours profondément vivantes suscite, à chaque fois, un choc et un immense plaisir.





La Troupe de Sebatu



L'île de Bali, en Indonésie, est aujourd'hui encore l'un des lieux au monde où musique et danses font partie du quotidien des Balinais qui vivent dans un luxe sonore inouï d'où surgit un feu d'artifice de gestuelle et d'élégance chorégraphiques illustrant leur monde céleste peuplé d'innombrables divinités et d'esprits malfaisants qui les hantent. Musique et danses sont le moyen de les assujettir.

Chaque quartier des villes, chaque village possède sa propre conduite pour arriver à ses fins et - outre les cérémonies rituelles et religieuses - ils proposent leurs propres délires sonores pour amadouer les puissances invisibles. Ainsi chaque village possède son propre style, ce qui donne lieu chaque année à des concours de gamelan et de danses. Laplupart de leur patrimoine artistique est lié à des actes et des croyances religieux, principalement comme fonction d'offrandes ; mais rien n'empêche de le désacraliser pour en faire un art spectaculaire. C'est souvent dans ces conditions que sont mises au point et mille fois répétées théâtre et danses et compositions musicales jusqu'à en obtenir la perfection : puisque les offrandes aux divinités se doivent d'être parfaites, il faut qu'elles plaisent d'abord aux hommes qui les produisent.



Or en 1969 au centre de Bali, au bout d'un sentier de montagne sinueux, se perchait sur le flan du volcan Batur un petit village qui possédait un gamelan dont les musiciens, cultivateurs ou sculpteurs, obtenaient des sonorités particulièrement nuancées d'où se dégageait une fort grande poésie. Suite de ce coup de coeur il leur fut alors proposé de venir se produire en Occident. Ils firent donc leur première tournée en 1972-73 et connurent un remarquable succès. Le premier spectacle balinais avait eu lieu à Paris en 1931 lors de l'Exposition Universelle, le second environ vingt ans plus tard en 1952, et vingt ans plus tard encore avec l'ensemble de Sebatu qui conquiert alors le public du théâtre des Champs-Élysées. La venue de Sebatu fut le grand événement de l'automne 1972. Ils eurent aussi un soir l'honneur de jouer devant le président Pompidou. Pour cette occasion la compagnie Deutsche Gramophone avait publié sous le label Archiv-Produktion - collection consacrée à la musique ancienne - un album de trois disques qui obtint cette année-là le Grand Prix du Disque de l'Académie Charles Cros. Longue tournée de trois mois qui les fit aussi jouer au Canada et aux USA, dont une semaine au New York City Center : Balanchine était là, fasciné par cette représentation.

Et puis, fort de leur réputation, ce fut bien d'autres tournées, presque tous les quatre ans, parfois en France et dans les pays d'Europe de l'Ouest où ils participèrent aussi à des festivals, tournées qui leur firent faire plusieurs fois le tour du monde, de Hawaï au Japon.

Mais le sommet sera l'exceptionnel spectacle donné pendant une semaine à Paris à l'Opéra Garnier en 1992, un privilège et une date dans la programmation de ce grand théâtre.

Cet ensemble instrumental est exceptionnel ; ces musiciens ont forgé leur réputation sur leur art fabuleux des nuances, la perfection des crescendos, l'irisation de leurs sonorités, cette capacité d'obtenir les plus infimes pianissimos comme les forte les plus impressionnants.

Autour des musiciens, danseuses et danseurs de Sebatu se rassembleront pour ce nouveau spectacle quelques acteurs et musiciens de deux villages situés tout près de Sebatu, issus du merveilleux Wayang Wong de Telepud découvert au Festival d'Avignon en 1992 et des rares et authentiques maîtres du Gambuh de Kedisan dont le spectacle fut présenté une première et seule fois à Paris en 2000 par la Maison des cultures du monde. Une cinquantaine d'acteurs, de musiciens, danseuses et danseurs seront là pour offrir au public un spectacle intense, d'une grande beauté et d'une incroyable énergie.



L'hommage à Antonin Artaud

Voilà 80 ans maintenant que l'Exposition Universelle de Paris de 1931 abritait un groupe d'artistes balinais originaires du village de Peliatan et dirigé par un jeune prince, Anak Agung Gde Mandera, musicien très renommé dans l'île.



C'est la première fois que des danseurs et musiciens balinais se produisent sur scène en Europe, ce qui va créer une immense curiosité de la part d'un public avide de découvertes. Voyons : Bali est à environ 30 jours de bateau de la France, et donc le tourisme n'est pas encore tourné vers l'Indonésie ; seuls quelques Européens fortunés ont pu s'y rendre, et plus particulièrement des artistes - peintres, sculpteurs et compositeurs dont certains vont y séjourner pendant plusieurs années. Bali est déjà connue, à travers le récit de voyageurs, pour son intense créativité dans le domaine musical et pictural. Ainsi Bali aura la visite de Charlie Chaplin en 1936 venu pour y étudier le théâtre et la mimique des clowns locaux, et vers la même époque du compositeur anglais Benjamin Britten ainsi que du compositeur canadien Colin MacPhee qui publiera plus tard des souvenirs et études passionnants. Ce spectacle est donc l'occasion d'une véritable découverte d'un art encore inconnu pour le public français - et par

conséquent pour Antonin Artaud - et laissera pour beaucoup un souvenir impérissable. Enthousiasme délirant pour Artaud qui va traduire en une vingtaine de pages les sentiments et les émotions que ces musiques et ces danses lui auront procuré. C'est un récit fantasmatique que nous délivre ici l'écrivain qui, lui, voit se mouvoir sur scène des spectres et des «fantômes» venus de la riche histoire mythique de Bali.

Ces artistes apportent dans leurs bagages un répertoire en partie très récent pour les Balinais de l'époque : il est alors composé de danses qui furent créées une douzaine d'années plus tôt (entre 1916 et 1925) par des artistes locaux géniaux dont les noms nous sont parvenus jusqu'à ce jour. Bali a toujours été un lieu de créations permanentes, qu'il s'agisse de musique, de danses ou d'art pictural. Cet art qui est alors en grande partie l'apanage des palais et des princes va s'épanouir dans les villages après l'abrogation du féodalisme local en 1906. Très vite les villages vont s'en emparer et reprendre avec la même intensité et la même qualité le répertoire aristocratique dans un véritable foisonnement d'idées et de formes nouvelles où jaillit l'esprit créatif de ce peuple unique : c'est ainsi qu'un ancien danseur de cour crée une chorégraphie nouvelle à partir de la gestuelle de danses anciennes qui va aussitôt devenir le fleuron de l'art chorégraphique balinais, le Legong kraton. Au même moment dans le nord de l'île un musicien crée un nouveau genre musical fondé sur un nouvel ensemble instrumental, le gong kebyar (kebyar : sons qui éclatent, «explosent»), facilement transportable, avec lequel on peut accompagner tous les styles de danses et sur lequel on peut s'adonner à une virtuosité fracassante. Parallèlement dans le sud de Bali, sur cette musique nouvelle, un jeune danseur crée une chorégraphie flamboyante dans le style kebyar à partir d'une gestuelle née de son imagination, fondée sur des mouvements contrastés et accentués qui suivent le déroulement du développement musical.



Alors que la création à Bali est essentiellement anonyme, où l'individualisme n'a pas sa place, ces trois artistes de génie laisseront leur nom dans la création artistique balinaise : Wayan Lotring pour le legong kraton et ses nombreuses compositions musicales, Gdé Manik pour l'invention du style kebyar, enfin Wayan Maria (dit «Mario») pour des danses du même nom.

C'est donc au cours de cette époque d'intense créativité à Bali que ce répertoire sera présenté à Paris. De quoi fut composé le programme auquel Artaud assista et dont le spectacle actuel des artistes de Sebatu se veut être le souvenir et l'évocation ?

Artaud, tout à ses émotions, ne le précise pas, se contentant de laisser libre cours à son imagination poétique qui n'a nul besoin d'être réaliste ; son texte laisse cependant quelques indications : il évoque «l'aspect vraiment terrifiant de leur diable probablement tibétain» faisant indubitablement allusion au Barong, théâtre rituel devenu profane sur la scène. Il s'émerveille aussi des «cris jetés en l'air» faisant allusion à cet ensemble vocal impressionnant fait de «modulations syncopées de l'arrière-gorge», le tjak, qui reprend sous forme de chœur la structure même du gamelan. On y lit aussi par ailleurs ce détail des «pieds des danseurs dans le geste d'écarter leurs robes», l'une des gestuelles typiques des danses kebyar. D'autres allusions telles que «un jeu de jointures, l'angle musical que le bras fait avec l'avant-bras, un genou qui s'arque, des doigts qui paraissent se détacher de la main...» laisse supposer que le poète est subjugué par les petites danseuses legong. En 1970 lors d'un entretien Jacques Brunet avait demandé à Anak Agung Gde Mandera qui avait dirigé cet ensemble en 1931 puis à nouveau en 1952 lors d'une tournée en Europe et en Amérique - et dont le programme est encore bien connu - quelles étaient les danses présentées alors à Paris lors de l'Exposition Universelle. Il lui précisa que 20 ans plus tard le programme était pratiquement le même que celui de 1931, suite au succès obtenu vingt ans plus tôt.

C'est à partir de ces diverses indications que le programme présenté au cours de cette année par les artistes de Sebatu «fête» à sa façon les quelques 80 ans du «Théâtre et son double».

Cette «Nuit balinaise» qui s'étend sur trois actes se fonde donc en grande partie sur les visions d'Artaud ; et à côté de cet art quasi «contemporain» il a semblé passionnant d'en faire revivre aussi les origines avec les deux plus anciennes formes dramatiques balinaises remontant à la nuit des temps : le Wayang Wong et le Gambuh, les deux facettes anciennes d'un art dramatique sans lequel les danses actuelles n'auraient sans doute pas vu le jour. Ainsi c'est l'histoire en réduction de l'art dramatique balinaise que Sebatu présente ici. Lorsque l'on sait combien de créateurs occidentaux ont été inspirés par cette culture, on mesure l'intérêt historique de ce spectacle. En hommage à Artaud pour ses textes, sa vision, ses intuitions sur le théâtre balinaise, son ouverture sur le monde.



La composition du spectacle

ACTE I : Bali années 20, les danses solistes et la naissance du gamelan gong kebyar

1. Semara Giri

Composition instrumentale pour le *gong kebyar* de Wayan Susila, ancien chef de ce gamelan récemment décédé. Elle met en relief toutes les ressources sonores du gamelan et les diverses facettes de la virtuosité de ces musiciens.

Ce gamelan, que les Balinais appellent «*gong kebyar*» est ainsi structuré : à droite, les instruments mélodiques à lames suspendues, les *gangsas*, dont l'un d'eux est l'instrument conducteur, et les *barangans* qui ont pour rôle l'ornementation de la ligne mélodique. À gauche, au premier rang, un jeu de gongs horizontaux, le *terompong*, joué par quatre musiciens dans un rôle très complexe d'accompagnement au cours de ses interventions généralement brillantes. Derrière celui-ci, des instruments à lames au registre grave, *jublaga* et *jegog* à côté des instruments colotomiques qui ponctuent les compositions, à savoir les gongs suspendus, un *kempli* qui joue l'ostinato, et des cymbales. Enfin, de face, les deux tambours, *kendang*, instruments conducteurs de l'ensemble.

2. Legong Kraton («danseuses de cour»)

«LA» danse qui rendit célèbre l'art chorégraphique balinais. Les termes les plus dithyrambiques ont été employés pour la définir : «perfection plastique, pureté des lignes, beauté de la gestuelle, danse céleste, magie des regards, etc». Créée par Wayan Lotring à partir d'une ancienne danse de cour, le Nandir et sur la base de la gestuelle du théâtre du *Gambuh* elle fut d'abord réservée pour des jeunes filles nubiles que les princes, désireux de posséder cette danse en permanence dans leur palais, entraînaient chaque soir dans leur logis pendant de nombreux mois. Lotring s'appuya sur diverses légendes pour créer de nombreux épisodes. La plus fréquemment représentée se fonde sur la très ancienne légende javanaise du roi Lasem qui a enlevé une princesse, la princesse Langkesari, à ses ennemis. Il tente de la séduire mais elle refuse très vivement. Elle s'enfuit tandis que le roi repart combattre ses ennemis. Mais sur son chemin apparaît un oiseau de mauvaise augure qui lui fait comprendre qu'il mourra de ses vilénies.

Comme dans chaque épisode la danse commence par l'apparition du *tjondong*, une suivante royale, qui effectue une danse pure sans programme ; apparaissent ensuite les deux *legong* qui, après une danse totalement abstraite et asexuée où rien ne permet de distinguer les personnages. À un moment donné les deux *legong* se manifestent dans leur propre rôle, ceux du roi Lasem et de la princesse Langkesari, au cours d'une scène de séduction à laquelle la princesse se refuse. Elle s'enfuit alors qu'arrive le corbeau de mauvais augure.

Les villages qui entretiennent un groupe de *Legong kraton* imposent leur propre style : variantes nombreuses liées à la position des bras, à la préhension de l'espace, aux spirales de la *tjondong*, à la façon dont elle donne les éventails aux deux *legong*.. Sebatu possède bien sûr un style qui lui est propre.

Le terme de «céleste» illustre très bien cette danse éthérée et délicate, comme suspendue entre ciel et terre où la légende est dématérialisée pour n'être plus qu'un joyau chorégraphique qui se suffit à lui-même. Un autre grand poète, Henri Michaux,



à Bali aussi en 1931, écrivait : «la danse balinaise est une danse aux paumes ouvertes. Elles ne donnent ni ne refusent, tâtent les invisibles murs de l'atmosphère»... A l'origine Lotring avait pris comme modèles pour ses petites *legong* les *bidedari*, nymphes célestes censées danser pour le plaisir des dieux...



3. Kebyar duduk («danse de kebyar assis»)

Avec le *legong kraton*, le *kebyar duduk* reste la danse préférée du public balinaise. Lorsque Mario la dansa la première fois, elle obtint immédiatement un immense succès au point que de nombreux jeunes dans les villages voulurent l'apprendre et la danser. Il a imaginé une danse en position assise où le danseur, entouré du gamelan, les jambes prisonnières de son corps, met en mouvement le torse, les bras, les mains, les yeux et la tête pour suivre la dynamique de la musique. Fondé sur l'aspect rhapsodique du *kebyar*, il suit les soubresauts des métallophones sur lesquels il se meut. Ici c'est la musique qui dirige, le danseur chargé de «traduire» les sons et les rythmes du gamelan ; pas d'action ni d'histoire à exprimer, seulement l'illustration physique de la musique dont il est totalement dépendant : son expression faciale, l'étirement de son corps et de ses bras, par le jeu de l'éventail qui prolonge sa main. La musique le tire vers elle dont il va manifester les rythmes par des moments de frénésie ou de délicatesse, des bras tels des cobras qui se détendent ou se replient, un regard toujours en mouvement, un sourire mystérieux ou langoureux. Ce danseur doit nécessairement être aussi un excellent musicien pour ne faire plus qu'un avec le *gamelan* dont il se fait le truchement ; Il ira même un moment «flirter» avec les joueurs de tambour, balançant le torse au gré des rythmes syncopés. Ainsi passe-t-il de la tension extrême à la sérénité, de la vivacité à la séduction.

Un grand moment, techniquement difficile et épuisant.

4. Taruna jaya

Imaginée au début des années vingt, elle fut la création géniale de Gde Manik dont le nom y est pour toujours attaché. Inventeur du style *kebyar*, aujourd'hui le plus répandu, il s'employa aussi à créer quelques danses dans le nouveau style. *Taruna jaya* prend comme argument les tourments amoureux d'un jeune prince (dont le rôle est confié à une danseuse). Il passe successivement de l'inquiétude sur les sentiments de sa belle à la joie de la retrouver très vite. Comme dans toute danse *kebyar*, elle associe frénésie et sérénité. D'une extrême virtuosité, utilisant tout l'espace scénique qui lui est proposé, la danseuse met son talent dans ses capacités corporelles, bras, jambes et visage s'associant dans une symbiose expressive très impressionnante. Cette danse haute en couleurs fait toujours partie du patrimoine culturel de Bali.



ACTE II: Bali, danses et drames : le théâtre dansé des dieux et des hommes

1. Danse des Telek

Le théâtre du *Barong* dont cet extrait fait partie relève du spectacle profane mis en scène autrefois pour les divertissements populaires, hors des cérémonies rituelles et religieuses ou le Barong tient une grande place.

Le drame du Barong est la représentation mythique d'un monstre à tête de lion qui se tient en permanence proche des humains qu'il protège face à la sorcière Rangda qui symbolise (qui est) la maladie, la nuisance. Et sans le Barong qui est la lumière, le soleil, la guérison des maux, l'humanité serait détruite. C'est donc un monde de sorcellerie que côtoient les Balinais, dans lequel il faut combattre sans répit les forces du mal, les démons et esprits malfaisants. Parallèlement les Balinais en ont fait cette représentation dramatique où s'agitent et se combattent un grand nombre d'esprits bons et terrifiants dont la lutte jamais finie, toujours recommencée, qui raconte que l'humanité est faite de ce combat permanent.

Or il s'agit bien ici de théâtre où ces esprits mythiques désacralisés vont et viennent à travers de multiples épisodes tout en définissant le monde surnaturel, cette réalité mystérieuse, qui fait partie de leur quotidien.

Les personnages de ce drame très manichéen sont ou des divinités généralement positives (telles les dieux Brahma, Çiva et Vishnu), ou des monstres souterrains, néfastes. Chacun, selon les nécessités du moment, se métamorphose : ici Çiva va prendre à l'occasion le visage d'un démon (un démon du «bon côté»), tandis que Durga, déesse de la mort, s'incarne en Rangda, l'éternelle ennemie du Barong. Alors dans le cadre du spectacle, on met ce monde en scène comme on le faisait au Moyen-âge sur le parvis des cathédrales. Aux sons exubérants du gamelan, la musique rythme et scande chaque scène pendant que les acteurs miment ou dansent, engoncés dans des costumes d'une grande richesse décorative. Nous sommes à la fois sur terre et souvent dans le ciel ; normal, nous sommes dans le monde des divinités et nous côtoyons Çiva...

L'épisode commence alors que le dieu Çiva s'inquiète de l'absence de la déesse Bhatari Uma qui a disparu : elle est descendue sur terre où elle s'est incarnée dans la terrible Dewi Durga, la divinité du mal. Çiva envoie alors des dieux à sa recherche afin de l'obliger à revenir au royaume de Çiva. L'un d'eux, Dewa Iswara, parcourt alors le monde vers tous les points cardinaux afin de retrouver Durga. En chemin il danse avec les masques blancs qu'il reconnaît être les *Telek*, les suivantes célestes de Çiva. Mais comme le dieu Iswara n'arrive pas à ses fins, Çiva envoie alors sur terre Brahma pour aller à sa recherche. Çiva se métamorphose alors en *Jauk* (un démon au visage terrifiant mais de bon aloi), accompagné du guerrier Penembrat. Au cours de ses pérégrinations il croise le dieu Iswara et partent ensemble à la quête de Durga sans pouvoir la retrouver. Ils débouchent dans un cimetière nommé Setra Gandamayou et tombent sur Dewi Durga en train de s'adonner à la magie noire pour déclencher sur terre de terribles maladies. S'engage alors un combat au cours duquel Durga se métamorphose en Rangda.



2. Tari Baris

Alors que le *legong kraton* glorifie la beauté et le charme féminin, le *baris* met en valeur l'élégance et la puissance viriles. Né d'une ancienne danse martiale que les armées dansaient avant les combats, elle est devenue ensuite une danse rituelle d'offrandes exécutée par un ensemble de danseurs villageois lors des grandes cérémonies religieuses. Elle devint aussi une danse soliste pratiquée d'abord dans les familles princières. Un jeune prince se devait d'apprendre le *baris* au cours d'un entraînement rigoureux car cette danse faisait partie intégrante de son éducation.

Le *baris* exige en effet un effort physique qui impose au danseur d'écartier les genoux jusqu'à ce qu'ils s'intègrent dans le même plan que le torse. Tout le corps - des orteils au bout des doigts - entre en action. Ici le danseur domine le *gamelan* qui doit le suivre en alternant, sur l'injonction des tambours, des séquences mélodiques calmes ou énergiques très contrastées. Le danseur s'impose un contrôle musculaire permanent pour manifester colère, tendresse, haine ou douceur. Les muscles du visage sont aussi contrôlés

pour manifester tous ces sentiments tandis que le corps agité de tremblements est poussé par une épuisante tension nerveuse. Danse virile par excellence, le *baris* s'intègre totalement avec le style *kebyar* de la musique d'accompagnement.

3. Le wayang wong et la geste du Ramayan

Le *wayang wong* est un art dramatique masqué très élaboré dont l'origine est très ancienne. Accompagné par le même type de *gamelan*, il s'apparente au théâtre d'ombres où les masques se substituent alors aux figures d'ombres. Consacré à la représentation du Ramayana, cette ancienne épopée hindoue qui s'est répandue dans toute l'Asie du Sud-est, il illustre des manuscrits anciens rédigés en *kawi* (la langue classique archaïque) qu'un récitant déclame pour donner vie aux personnages. Il raconte l'enlèvement de la princesse Sita par le géant Rawana ; son époux le prince Rama secondé par son frère Lakshmana part à sa recherche en s'alliant à l'armée des singes, dont le chef est le valeureux Hanuman, afin de la reconquérir. Le récit de la légende pouvait autrefois se dérouler sur plusieurs jours lors des grandes fêtes de temple.

L'ensemble instrumental, appelé *gamelan wayang wong*, est une petite formation composée de quatre métalphones à lames, les *gender wayang*, deux autres au registre grave, les *jublaga*, deux gongs suspendus et des cymbales, dirigés par les tambours conducteurs. Le répertoire se compose en grande partie de leitmotiv, certains attachés à des personnages, d'autres aux diverses situations (scènes de conseils de guerre, de déplacements en forêt, de combats, etc.) dans le cadre de l'épisode représenté.

Les personnages principaux, peu nombreux, se reconnaissent aisément par des masques très stylisés : Rama, Sita et Lakshmana, de caractère noble, portent des masques raffinés, respectivement vert, blanc et jaune. A l'opposé les masques des démons comme ceux de Rawana et son clan sont grimaçants ; leurs yeux globuleux sont l'image de leur caractère démoniaque et violent. Quant aux singes, plus réalistes, ils ont un caractère simiesque prononcé. Enfin les clowns, les deux serviteurs de Rama, Tualen et Merdah et ceux de Rawana, Delem et Sangut, ont des traits comiques et un visage plus humain.



Selon leur rang ils sont aussi coiffés d'une tiare qui aide à leur reconnaissance : le singe Hanuman n'est qu'un chef de guerre roturier il reste donc tête nue alors le roi des singes Sugriva porte la tiare royale.

À Bali, le théâtre ne met en scène que des archétypes : les bons, les méchants, jamais des individualités. Ainsi les personnages assimilés aux familles princières ont une gestuelle raffinée tels leurs masques tandis que les démons ont une démarche pesante et une gestuelle ample et souvent agitée. Les singes jouent sur des attitudes plus réalistes.

Le *dalang* (récitant) est l'élément moteur du drame : il expose les situations, décrit les lieux où la scène se passe, annonce l'arrivée des personnages. Mais aussi il transmet les paroles divines venues de l'au-delà. Véritable comédien il est la voix des personnages royaux, changeant quand c'est nécessaire de couleur vocale. Il est l'animateur de l'épopée, celui qui «tire les ficelles», le conteur sans qui le spectacle ne pourrait exister.



4. Le tjak ancien

Le *tjak* est un chœur d'hommes fondé sur des onomatopées imitant les bruits nocturnes de la nature. Lors de certaines cérémonies religieuses, la nuit venue, il déclenche et accompagne la transe de deux jeunes *legong* lors du *sanghyang*, un rituel d'exorcisme pratiqué pour chasser les mauvais esprits, sources de maladies ou d'épidémies dans la communauté villageoise. Il est difficile de définir l'origine de ce chœur probablement

liée à des rituels autochtones précédant l'hindouisation de Bali.

Le chœur, assis en demi-cercle, pousse des cris parfois stridents organisés selon une rythmique complexe, aidée en cela par des mouvements corporels qui frisent l'extase. La structure musicale semble en partie proche de celle du gamelan avec sa section colotomique scandant des chants à l'unisson.

Ce chœur a de tous temps fasciné les visiteurs étrangers au point que le tourisme s'en est par la suite emparé pour en faire le «*ketjak*» accompagné de danses tirées du Ramayana. Mais dans le cadre de ces représentations ce *tjak* est ici un extrait tiré du rituel pratiqué à Sebatu.



La presse ne parle

Ainsi vêtus, ainsi ornés, filles et garçons dansent avec une grâce irréaliste, rompus qu'ils sont, dès l'âge de quatre, cinq ou sept ans, à une gestuelle parfaitement inhumaine à force de délicatesse et de virtuosité. [...]

Et c'est ce fabuleux patrimoine que nous dévoile ce programme «Une nuit balinaise», concocté par des connaisseurs, et qui se révèle ici d'une richesse et d'une complexité comme jamais on en avait joui en Europe

Raphaël de Gubernatis, «Dieux, déesses, sorciers, démons... Une nuit balinaise», *Le Nouvel Observateur*, 21.09.2012

On a, le temps d'une nuit, cru croiser le fantôme d'Artaud. Bali vaut bien une danse.

Philippe Noisette, «Des dieux et des danses», *Paris Match*, 15.09.2012

Accompagné en direct comme il se doit par un gamelan, ensemble exceptionnel de gongs et percussions métalliques aux sons élastiques typiques de Bali, ce groupe de cinquante danseurs-acteurs nous offre un pan d'une histoire artistique unique. Un plateau de choix à savourer.

Rosita Boisseau, sortir.telerama.fr, septembre 2012

Un déferlement d'énergie vorace qui excite et rend joyeux. Tout Bali entre deux extrêmes.

Rosita Boisseau, «Dans les coulisses d'un gamelan», *Le Monde*, 21 septembre 2011

Même sous la pluie, alors que les éclairages naturels à la torche, ravitaillés en direct, vacillent, on ne peut qu'être happés par les couleurs, la nature, et l'on ne sait quoi qui nous échappe et fait notre bonheur. Les récits fantasmatiques, les légendes, le théâtre masqué, narratifs, se mêlent, avec des moments de danse pure. Les abstractions y sont suspendues, accrochées telles des leurres à un geste délicat d'une main, à des pliés tendus entre ciel et terre, père et mère. Et cette complexité on la doit beaucoup à la musique, percutante, ruisselante, notamment dans le luxuriant gamelan [...]

Marie-Christine Vernay, «Bali sur Saône», *Libération*, 6 septembre 2011

Conférence ↗

Mardi 30 octobre, à 18h30

«Création contemporaine et arts traditionnels de la scène». Les questionnements d'Artaud en 1931 sont-ils toujours d'actualité?

Avec la participation de Daniel Loayaza (dramaturge), Laurent Aubert (musicologue), Jean-Luc Larguier (concepteur du spectacle)

Durée 1h environ

Une nuit balinaise

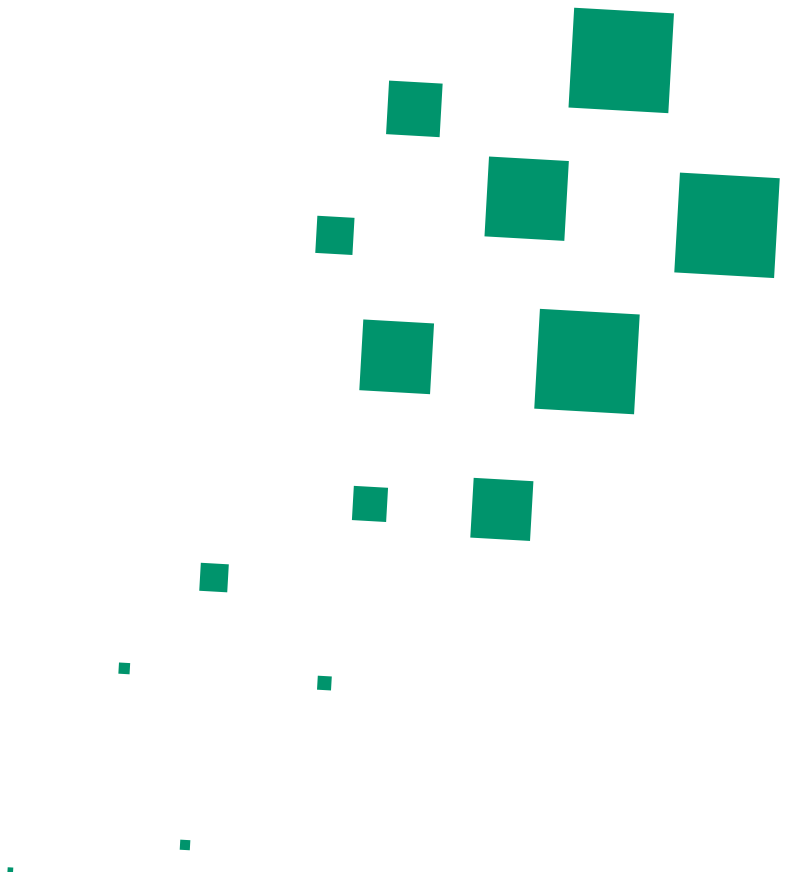
Distribution

Conception du projet Jacques Brunet et Jean-Luc Larguier
Direction artistique et musicale Nyoman Jaya et Gede Adhi
Conseil pour la dramaturgie Daniel Loayza
Création lumières Dominique Bonvallet
Conseillère scientifique Agnès Korb
Musiciens, danseuses et danseurs, actrices et acteurs Troupe de Sebatu
Direction de production Chantal Larguier
Accompagnateur et interprète Amine Jakfar
Diffusion Martine Dionisio – Scènes de la Terre

Production La Biennale internationale de la danse de Lyon, Le Théâtre national de Chaillot
Production déléguée Interarts – Lausanne
Coproduction Les Gémeaux – Scène nationale de Sceaux

Crédits photos Guy Delahaye

Durée 1h40 avec entracte



Location et renseignements

Théâtre Forum Meyrin

Place des Cinq-Continents 1
1217 Meyrin (GE)

Billetterie

Du lundi au vendredi de 14h à 18h
ou par téléphone au 022 989 34 34

Achat des billets en ligne sur
www.forum-meyrin.ch

Prix des billets

Plein tarif : 60.- / 50.-
Prix réduit : 55.- / 45.-
Mini : 40.- / 30.-
avec le Pass Forum: 40.- / 30.-

Autres points de vente

Service culturel Migros
Stand Info Balxert
Migros Nyon-La Combe

Partenaire Chéquier culture

Les chèques culture sont acceptés à nos guichets

Relations presse

Responsable : Ushanga Elébé
ushanga.elebe@forum-meyrin.ch
Assistante : Delphine Neuenschwander
delphine.n@forum-meyrin.ch



**THÉÂTRE
FORUM
MEYRIN**

